

Extraits

Extrait 1

Il ne serait rien arrivé si (mais je ne suis pas sûr qu'il soit arrivé quelque chose par la suite, je n'en suis absolument pas sûr. Si je regarde autour de moi à présent en particulier, rien ne me prouve d'aucune façon qu'un quelconque changement soit intervenu. Je ne fais que reprendre la formulation de mon ami O qui disait souvent que « il ne serait rien arrivé si... ») je n'avais pas pris la décision de continuer la recherche de mon ami O.

Mais une fois que ce commencement a eu lieu, il n'existe pas de moyen de le supprimer. Ce commencement suppose une suite. Maintenant que c'est commencé je sais très bien que ça ne pourra plus jamais s'arrêter.

Je n'avais, pourtant, aucunement envie de poursuivre la recherche de mon ami O. Car la mort de O était un fait définitif placé entre la recherche de O et moi, et aussi entre la recherche de O et O lui-même. Poursuivre cette recherche après sa mort était comme, me semblait-il, le poursuivre lui, lui courir après, comme s'il s'était enfui après un vol, et le poursuivre non pas pour le retrouver en personne, en chair et en os, et pour me donner la possibilité de fêter avec lui de joyeuses retrouvailles, mais pour me perdre dans sa recherche après sa mort, pour m'y égarer moi-même, Egon, son ami le plus proche, comme il avait été, lui, O, mon ami le plus proche.

Une recherche est un événement personnel. L'histoire d'une recherche se confond avec l'histoire de l'individu qui la conduit, surtout dans le cas de O. En poursuivant sa recherche, je prenais aussi le risque de perdre irrémédiablement sa recherche, de causer la perte de sa recherche. Cette recherche aurait été forcément modifiée par mon intervention - car toute recherche que nous reprenons et que nous n'avons pas entamée, nous ne pouvons que la flétrir, et plus encore la trahir - devenant ainsi une tout autre recherche que celle qu'il avait d'abord imaginée, puis qu'il avait mise en forme, et en grande partie déjà conduite à bien, par un effort constant et douloureux.

Je suppose douloureux, je n'en sais rien à vrai dire, n'ayant jamais moi-même effectué une quelconque recherche de ce genre, ni jamais éprouvé la douleur de O à sa place quelque proches que nous ayons été, pourtant j'avais une idée, que je crois assez exacte, de cette douleur.

Extrait 2

La mort de O ne se marque pas que par l'absence de O. Elle se manifeste par de nombreux signes annexes. Ces signes entourent et sertissent la mort de O, ils ne parviennent pas à la dire, mais seulement à la confirmer.

Je suis moi-même parfois un de ces signes.

Certains de ces signes figurent le lien qui m'associait à O, ils prouvent que ce lien a été actif non seulement entre nous mais au-delà de nous, dans le monde qui nous entoure et pour ceux qui vivent encore après la mort volontaire de O.

O disparu, et m'ayant fait l'héritier de ses carnets, il m'est demandé de parler pour O, de parler depuis la place de O. Comme si les carnets avaient une fonction magique qui me donne la possibilité de parler la langue de O, ou de connaître la recherche de O.

Car s'il existe des individus qui souhaitent que je me taise, comme un certain oncle de O, il existe aussi des individus qui veulent que je parle. Ces deux exigences me sont aussi désagréables.

Mais plus encore ceux qui veulent que je parle, car de ceux qui souhaitent que je me taise, je m'accommoderais le cas échéant, mais pas de ceux qui veulent que je parle, jamais.

Car je sais que je ne peux pas occuper une telle place. Et si je le pouvais, je sais que je ne le veux pas. Je sais aussi que je ne veux pas occuper une telle place. Et si je le voulais, je ne le pourrais pas. C'est un signe de confusion. De la confusion, il en existe déjà assez.

Extrait 3

Cette nuit-là, nous étions montés sur le toit, c'était en plein milieu de la nuit, il faisait noir, noir nuit, mais pas totalement, noir nuit + gris lune, à vrai dire, encore moins nuit que ça, noir nuit + gris lune + nuages reflétant la clarté de la lune et la rabattant sur nous, indirectement, et même un peu de jaune, noir nuit + gris lune + nuages + lumières des lampadaires cognant les nuages et retournant vers le sol, ça se précisait, ensemble indistinct entre la nuit ET la lumière, comme il y a toujours dans la nuit, souvent, plus de lumière qu'on pourrait le croire (mais qui ça on ?) au point qu'il ne fait pas nuit, c'était cette nuit-là, les heures de la nuit, nous la voyions et nous savions qu'il s'agissait de ces heures-là,

nous avons vu passer des oiseaux, vol en V impeccable et cris et bruit du bord des ailes qui coupent l'air, progression rapide du troupeau (on ne dit pas troupeau pour les oiseaux), tourner le cou à mesure pour les suivre, formes blanches toutes égales et figure du groupe en vol qui leur ressemble, dans chaque oiseau la forme du vol, paraît qu'ils ont de bonnes raisons de s'organiser comme ça, quelque chose à voir avec l'aérodynamique, plus facile de voler, ils étaient passés pas très haut, en ordre sans doute, je ne comprenais rien à cet ordre-là, O avait entendu les oiseaux, observé cet ordre-là, et avait proposé que nous grimpons sur le toit, je ne savais pas si c'était pour l'ordre dans le vol des oiseaux ou pour la lumière dans la nuit, ou pour l'heure, heure propice, avait-il peut-être jugé, à grimper sur les toits, sur le sien, en tout cas,

nous étions montés, péniblement dans mon cas, grincement de jambes, menaces de crampes, salissures sur mon manteau, toujours le même, et avec agilité en ce qui concerne O, élévation de O, sur le toit de sa maison en nous arc-boutant à tour de rôle, (1.placer ses jambes et son dos de façon à boucher totalement le conduit, sueur sur les doigts 2. prendre appui sur ses mains derrière le dos pour faire progresser le torse vers le haut, les mains qui glissent 3. une fois le dos re-plaqué le long du conduit, remonter progressivement une jambe, puis l'autre, SANS LES EMMÊLER, 4. souffler, prendre le temps de s'essuyer les mains, contemplation, réflexions sur la situation présente, etc, 5.recommencer en 1 sauf au cas où on est arrivé) moi coincé malheureux durant l'ascension de ne pas avoir de ces pattes de mouche qui vous permettent de rester collé même sur les parois lisses, dans la cheminée qui conduisait à l'étroit vasistas par où tombait un jour parcimonieux et brun en pleine journée, et la nuit comme à ce moment-là rien du tout, brun à cause de la quantité incroyable de mousses qui recouvraient la vitre, mousses accumulées par des années et des années de pluie et de soleil et de fermentation, et que personne, surtout pas mon ami O qui trouvait cette lumière particulièrement adaptée et originale, ne nettoyait jamais, atmosphère marine de mer sale, vineuse disent les Grecs,

extrait 4

Tout ce qui va suivre, en toute discrétion, pour moi seul, enfin. Refuge, envoyez, me réfugier,

tranquillement, passer dessous. Je ne peux me défaire de plus, ce soir, d'autres jours, ailleurs, peut-être, dans la lumière. Je ne peux laisser autre chose encore, c'est tout. Seul. Baissé. Couché. Bouche étroite, de largeur environ quatre-vingt centimètres, et de hauteur beaucoup moins, quarante, assez, à peine mais bien assez. Agenouillé devant. Les bords irréguliers, crayeux, balafrés, arêtes. Des traces de passage, des frottements, odeurs sur la pierre ? Des marques. Les miennes. Celles des autres, sans l'odeur, allez distinguer. Avant. Tous les autres, passés par là, un soir, un jour, d'autres jours, pas ce soir. Personne. Seul cette nuit. Que ce soit pour penser, si faiblement, pas beaucoup plus, à ma mesure, le long des pas, mais alors sans paroles, sans réponses, ni interventions, sans rien faire d'autre, toujours sans un bruit, seulement, oui, marcher, et penser. De la compagnie, je veux bien, il en faut, si peu, mais plus tard, plus tard. Pendant ce temps-là, moi seul ; je parle. Dans tous les blancs. Ma voix ne porte pas. Reste à l'intérieur de ma bouche. Seulement.

Baissé. Agenouillé. Couché. Ramper. Plié en deux dans le trou, je n'en remplis pas les bords avec mes côtes. La tête d'abord. Ma lampe au bout du bras. Des traînées, sur mon manteau, sales, de ce blanc, des marques. Sous les doigts, grasse, tiède, granuleuse, de la terre, du roc, de la poussière, tous les possibles, ces trois-là, seulement, rien d'autre, si, de l'eau, souvent, alors de la boue, un élément, bonjour, des graviers. Je glisse au travers de la bouche. Passé dedans, refuge, entrée qui s'avance à travers le plein du sol, mais non, en creux. Mes bras tendus devant, brouette. Une galerie. Carrée. Hauteur largeur côté égale un mètre, au mieux. En bas de l'eau, claire puis trouble, je marche dedans et tout de suite trouble, je ne peux pas l'éviter, j'aimerais bien, plus loin, à angle droit, une autre galerie. Mes mains dans l'eau, tordre encore, ramener, mon corps en limaçon, renouer avec la reptation, retour chez moi, chaque fois. Mes pieds à présent, quatre pattes, dans l'eau, je la sens passer à travers mes chaussures, mes chaussettes, baigne mes pieds. Plié je me tiens. J'avance, appuyé sur les pointes des doigts. Baissé, habitant la galerie presque dans tout son volume, je la bouche, je tourne à gauche tout de suite, le plafond s'ouvre, je me redresse, presque debout, la lumière en rond proche ou pinceau, jamais que temporaire, elle s'efface, tant mieux, dans ma main solide, ailleurs fuyante, merci, bien des éléments plus solides que la lumière, par ici.